

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 63 (1955)
Heft: 3

Artikel: De la cure de la Mercerie à la cour de Belgique : Sigismond Scheler (1792-1865)
Autor: Perrochon, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-48716>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

De la cure de la Mercerie à la cour de Belgique : Sigismond Scheler (1792-1865)

Parmi les philanthropes qui eurent au siècle dernier dans le canton de Vaud des initiatives heureuses, Sigismond Scheler a sa place¹.

Sigmund - Friederich - Christian - Conrad Scheler naquit à Gestungshausen, le 7 avril 1792. Son père, Gottlieb-Elias-Conrad Scheler, y était pasteur, après l'avoir été à Scheuerfeld et avant de devenir diacre à Saint-Maurice de Cobourg, où il était né en 1750 et où il mourut en 1810. Ce pasteur jouissait à Cobourg d'une grande considération, non seulement comme prédicateur mais comme homme, comme citoyen et comme poète. Il était fort estimé à la cour, qui devait fournir à la reine Victoria d'Angleterre un prince consort dévoué et un époux adoré, et à la Belgique son premier roi. Si, comme nous le verrons, Sigismond Scheler se vit confier en 1832 un poste à la cour de Bruxelles, c'est grâce au souvenir que Léopold I^{er} avait conservé du diacre Scheler.

¹ Sur Sigismond Scheler : A. SCHELER, *Les annales de ma vie*. Ixelles, 1889. — *Histoire du Synode de l'Union des Eglises protestantes (nationales) de Belgique*. 1889, I, p. 85 sq. ; II, p. 184, 377, 422. — *L'Union*, rev. rel., Bruxelles, XVI (1865), p. 201 sq. — *Le Chrétien belge*, rev. prot. évang. 62^e année (1912). — ANET, *Histoire des trente premières années de la Société évangélique belge*, p. 71 sq., 66. — *XVII^e rapport de la Société évangélique belge*, 1854, p. 22. — *Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, 1893, p. 407 sq. — *Biographie nationale belge*, XXI (1911-1913), p. 641 sq. — *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français*, XIX-XX (1870-1871), p. 206 ; XXII (1873), p. 527. — H. THURER, *Geschichte der Gemeinde Mollis*, Glaris, 1954. — *Gazette de Lausanne*, 13 janvier 1896. — *Nouvelliste vaudois*, 27 mars 1901. — *Rapports de l'Asile d'Echichens*. — H. SCHOLLENBERG, *Grundriss zur Geschichte der deutsch-schweizer Dichtung*, Dresde, 1919, p. 172 sq. — Archives des Etats de Vaud et Neuchâtel, des paroisses de Mollis, Kirchberg (Saint-Gall), Ebnat, Lausanne (allemande), de l'Ecole Pestalozzi à Echichens, du Consistoire de l'Eglise protestante de Bruxelles. — Renseignements de M. Droogmann, bibliothécaire du roi des Belges ; des pasteurs Schinz, président du Synode de l'Union des Eglises protestantes belges, et Ladame, ancien professeur à la Faculté de théologie protestante de Bruxelles ; des professeurs J. Meyhoffer (Lausanne) et Ed. Rochedieu (Genève), de M^{me} Jung-Dartienne (Nyon) et de M. Renier Chalon, architecte à Bruxelles et arrière-petit-fils de S. Scheler.

Sigismond était le quatrième enfant que Sophie-Elisabeth Herrmann avait donné à son mari. Il fit ses études à Cobourg, puis à l'université d'Erlangen, où il publia en 1809 un recueil de poésies juvéniles, *Herzensergüsse*, dédié à la duchesse de Cobourg. Cette duchesse, née Augusta de Reuss, femme d'une intelligence supérieure, aimait la nature et la poésie, tout en déployant une activité diplomatique et politique intense, et on sait l'influence qu'elle eut sur ses petits-fils. Cobourg était alors un centre intellectuel et artistique ; la musique y était à l'honneur. Mécènes généreux, les ducs de Saxe-Cobourg animaient leur Etat d'un esprit, où la culture cosmopolite, la science, une simplicité rustique, une *Gemütlichkeit* bourgeoise se mêlaient, et même les menus scandales avaient une allure d'idylle.

A vingt ans, son père étant mort, Sigismond fut consacré. Comme aucune cure n'était vacante, il partit pour la Suisse, où maints de ses compatriotes faisaient carrière. Il débuta dans le canton de Glaris, à Mollis, où il remplit des fonctions pastorales et de maître privé. La paroisse de Mollis était alors dirigée par le doyen Kaspar Zwicky, qui y résida de 1777 à 1820. Ancien étudiant de Bâle, il avait séjourné plusieurs années à Lausanne. Sa fidélité, son intelligence, son dévouement aux écoles et aux pauvres étaient connus. Le diacre, David Marti (1807-1844), était aussi premier maître de l'école. Ce n'est pas dans son établissement officiel que Scheler enseigna, mais dans un collège secondaire privé, l'Institut que dirigeait Georges Spielberg.

En 1814, Scheler est élu pasteur dans le canton de St-Gall, à Kirchberg, dont les protestants formaient avec leurs coreligionnaires de Lutisburg une paroisse, partageant dans ces deux villages l'église avec les catholiques. Alors il épousa Suzanne Schulthess. Elle appartenait à une famille qui jouait à Zurich un rôle important dans le commerce, la magistrature et la pensée. Un des grands-oncles de Suzanne avait été un ami de Zinzendorf et promoteur des missions zurichoises. Un théologien Schulthess avait été lié avec Klopstock et Wieland. La femme du fabricant de soierie David Schulthess, Barbara Wolf, amie de Gœthe et de Lavater, avait été l'âme d'un centre intellectuel actif. Un Schulthess avait édité les œuvres de Zwingli. Le père de Suzanne, Jean-Gaspard, fils d'un négociant de Pfulg, avait été pasteur au Wurtemberg, puis de 1770 à 1778 pasteur allemand à Neuchâtel.

Il avait épousé à Couvet en janvier 1768 Suzanne-Judith Motta, fille d'Abraham, membre du Grand-Conseil de la ville de Neuchâtel, dont la femme était une Petitpierre. Ce Gaspard Schulthess, rentré à Zurich, s'y livra au commerce, puis enseigna le français dans les classes supérieures. Il mourut en 1816, pasteur, près de Reinach. La sœur de Gaspard, Anna, fut l'épouse admirable de Pestalozzi, dont l'influence devait être grande sur Sigismond Scheler. M^{me} Scheler-Schulthess avait deux frères, Jacob, élève de David et peintre à la cour de Bavière, et Auguste, qui fit carrière dans l'industrie.

A Kirchberg naquirent les deux premiers enfants, Mathilde, le 3 février 1815, et Hermann, le 6 mars 1817. Leur naissance et leur baptême n'ont laissé aucune trace dans les registres de cette paroisse.

En 1818 Scheler était appelé à Ebnat près de Kappel. Son activité est grande. Il rédigeait un messenger mensuel où les missions et la Bible étaient l'objet de ses soins. Il imprimait un *Appel aux Confirmés* et divers sermons, il commençait la publication d'un *Jugendgarten* pour l'édification de la jeunesse. Son éloquence, son zèle le faisaient apprécier au-delà de sa paroisse. En 1821 il présidait la société biblique du Toggenbourg, et il songeait à créer un asile pour les jeunes orphelins de la région.

A Ebnat, la famille s'agrandit. Le 6 avril 1819, Johannes-August-Huldreich a comme parrains le baron Carl von Imhof de Cobourg, l'oncle Auguste Schulthess de Zurich, et comme marraines la Pfarrerin Barbara Hug, née Schulthess, et Son Altesse impériale la grande duchesse Anna Feodorowna, épouse du grand-duc Constantin de Russie, princesse de Saxe-Cobourg-Saalfeld, et qui résidait à Elfenau près de Berne. Deux témoins assistaient à la cérémonie : le capitaine Johannes Schweitzer, conseiller paroissial d'Ebnat, et la grand-mère Scheler, qui était en séjour chez son fils. Le 20 octobre 1820, ce fut le tour de Carl-Adolph-Gottlieb-Lebrecht. La liste des parrains et marraines n'est pas moins intéressante, puisqu'on y remarque le juge Gottlieb Dohner, de Saxe-Meiningen, le pasteur Johann-Wilhelm Imler, recteur de l'école cantonale de Coire, qui était originaire de Saxe-Cobourg et dont le fils fut à Saint-Gall un agronome réputé, l'oncle Jacob Schulthess le peintre, une

demoiselle Augustine Jeanneret, du Locle, qui habitait Munster, M^{me} Anna-Magdalena — elle se prénommaît réellement Maria — Jenni, née Schindler, sœur du landamman. Les Jenni et les Schindler possédaient à Trieste et au Voralberg des fabriques de textiles prospères. Ajoutons M^{me} Dorothea Korner, née Ott, de Zurich, et comme témoins le juge Kolp, d'Ebnat, et M^{lle} Suzanna-Barbara Bosch, du même endroit.

En novembre 1823 mourait à Lausanne le pasteur de la communauté allemande, Gaspard Fels, qui, né à Saint-Gall en 1740, et après avoir été vingt ans pasteur à Genève, desservait cette paroisse depuis 1801. En attendant qu'un pasteur fût désigné, le ministre Robert fut chargé d'assurer l'intérim. Olivier Robert, originaire du Locle, de Valangin et de Lausanne, donnait alors des cours d'histoire de l'Helvétie aux étudiants de l'Académie. Il avait en 1821 épousé une demoiselle Bergier. Jeune homme plein d'initiative, il était fort répandu dans la société lausannoise, et M^{me} Frossard de Treytorrens le rencontra chez le pasteur Secretan avec les Naef, les Pidoux et la doyenne Curtat, qui émettait sur les mômiers et les pasteurs déposés des avis dépourvus de toute indulgence. En 1826 Olivier Robert fut, dans une affaire de succession, convaincu de faux et d'escroquerie. On s'aperçut alors qu'il avait indûment pris le titre de ministre du Saint-Evangile pour s'introduire dans une famille honorable et que ses fonctions pastorales étaient suspectes. Il fut condamné aux fers pour six ans. Il mourut en 1829 à la maison de détention, de chagrin et non d'une blessure involontaire ; il avait trente-cinq ans. En 1824, les fidèles allemands ne doutaient pas de ses vertus pastorales et c'est durant son ministère que, sollicité par des amis, Scheler vint le 27 juin 1824 prononcer dans le temple de la Mercerie une *Gastpredigt*. Le 23 août, ce fut une *Probepredigt*. Les résultats furent satisfaisants. Le 28 novembre il prenait congé de sa paroisse d'Ebnat, puis de la société biblique du Toggenbourg. Le 9 janvier 1825 il donnait son *Antrittspredigt*. Avant que son appartement fût aménagé, il reçut, avec sa famille, l'hospitalité d'Amédée Kohler, qui fonda la fabrique de chocolat, et qui, venu de Buren, était un membre assidu de la paroisse allemande, comme l'épouse du conseiller d'Etat Louis Bourgeois, née Elisabeth Beck, à qui Scheler dédia la brochure contenant ses trois prédications d'apparat.

Sigismond Scheler s'acclimata sans peine à Lausanne. Dans ses vergers et ses vignes la ville était accueillante. Les Zofingiens chantaient des sérénades sous les fenêtres de Chateaubriand et on conduisait l'écrivain à la Fête du bois. Toute une jeunesse applaudissait aux premiers vers de Juste Olivier chantant les héros de l'indépendance hellénique ou Julia Alpinula, et les yeux de sa Muse faisaient rêver d'autres poètes. Lausanne était pour Scheler une fenêtre ouverte sur la France et sa littérature, qui le passionnait. Mais il ne perdait pas le contact avec la Germanie, ni avec la Suisse alémanique. Depuis le moment où le doyen Bridel s'était épris d'helvétisme, plus d'un Lausannois était membre de la Société helvétique. On s'inquiétait de ce que Bâle ou Zurich pensait. Lausanne était un foyer de culture germanique. Au siècle précédent d'Eyverdun n'avait-il pas traduit le premier *Werther* sous les ombrages de la Grotte ? Benjamin Constant avait adapté *Wallenstein*, traduit Creuzer, appliqué l'évolutionnisme de Herder. Le landamman Secretan s'était passionné pour l'idéal transcendantal de Schelling. M^{me} de Montolieu avait brodé inlassablement sur des canevas d'outre-Rhin des fictions interminables. Les piétistes allemands avaient eu des adeptes sur les rives du Flon. Et cet engouement continuait. Monnard traduisait Schiller, Porchat dans son recueil de chants populaires à côté de son *Qui vive et soit heureux* ou de son *Hymne au champagne vaudois*, « signe évident et éclatant des progrès du temps », introduisait les airs de chantres du Wurtemberg et d'autres provinces germaniques.

D'ailleurs les jeunes Vaudois poursuivaient en Allemagne leur formation. A Tubingue Henri Monod et Frédéric-César de la Harpe s'étaient liés d'amitié. A Heidelberg ou à Berlin, Druey s'était pénétré d'hégélianisme. Le D^r Scholl, médecin en vogue, était gradué de Göttingue. A Tubingue, Struve s'était formé à la chimie. Le vieux D^r Verdeil, municipal, membre influent du conseil de santé, bonapartiste enragé et praticien distingué, était natif de Berlin. Le pasteur Manuel, dont l'influence était profonde, avait débuté à Francfort, où il avait béni le mariage de Charles Monnard et de Caroline von Schiebler, et il pensait comme M^{me} de Staël que les Allemands pour l'étendue de l'esprit et l'élévation de l'âme dépassaient tous les autres peuples. Et on suivait des bords du Léman avec sympathie la carrière

que tant de Vaudois et de Vaudoises poursuivaient en Germanie, ainsi celle de cet Elisée Bridel, botaniste, diplomate et prestigieux mari de deux baronnes successives.

Depuis longtemps de jeunes Allemands séjournèrent à Lausanne pour leur éducation dans les cures de la Cité. Des princes allemands avaient à la Chablière ou à Beaulieu résidé des décades. A l'époque de Scheler l'ex-reine de Suède, Frédérique-Dorothée-Wilhelmine de Bade, terminait ses jours à Villamont. A Morges, l'organiste Spaeth, natif de Cobourg et contemporain de Scheler, avait constitué un centre musical. A Tolochenaz, J.-B. Kaupert, qui à Cobourg avait fait une partie de ses études et s'y était épris de musique, préparait ses campagnes pour le chant populaire et selon la méthode de Pestalozzi désirait inculquer aux petits Vaudois la connaissance de la langue allemande. En ce même Tolochenaz Jeanne Huc-Mazelet correspondait avec la reine de Wurtemberg, la grande duchesse de Saxe-Weimar, Charlotte de Schiller ou Caroline de Wolzogen.

A Vevey, Christian-Gottlieb, dit Théophile, Steinlen, venu de Stuttgart, enseignait au collège et préparait les costumes de la Fête des vigneron, le Saxon Frédéric-Edouard Sillig se faisait le champion d'une éducation amie des sports et le fils du Wurtembergeois Eytel se préparait à une carrière politique brillante.

A Lausanne le pharmacien Bischoff, qui tenait officine à la rue de Bourg, était fils d'un pasteur saxon, et son collègue Nøller à l'angle de la Mercerie était aussi venu d'Allemagne. Enfin tout proche de son temple, dans la maison Clavel de Brenles, Scheler rencontrait chez le professeur Emmanuel Develey les deux gendres de celui-ci. L'un, l'époux de la charmante Caroline, était Samuel Naef, ami et condisciple de Jacob Schulthess, comme lui élève de David et qui avait à Yverdon connu Pestalozzi. Et le mari d'Elisa était J.-J. Lochmann, qui enseigna dans diverses écoles, fut un des fondateurs de Serix, s'occupa de la buanderie Haldimand et du bureau d'assistance ; Lochmann venait de Francfort.

Lausanne accueillit Sigismond Scheler aimablement. A la Cité, il s'entretenait avec David Levade de la Société biblique, avec David-Alexandre Chavannes de musique, de lettres ou de théologie, et avec Herminie Chavannes de Pestalozzi. Il assistait aux débuts du professeur Dufournet qui transformait selon des



Sigismund Scheler
(1792-1865)

méthodes allemandes l'enseignement de l'hébreu. Le doyen Curtat l'entretenait de ses souvenirs bernois. A la cure de la Madeleine le disert Ricou était tout à la joie d'avoir marié sa fille au colonel de Goumoëns, à Saint-Laurent Samuel Secretan fils avait un foyer vivant. A la Palud le diacre François Chavannes était un excellent musicien, qui se préparait à occuper la cure du Mont pendant soixante-cinq ans, et l'une de ses filles épousa le pasteur Blattner, le successeur de Scheler à la Mercerie.

Ce temple, dit de Saint-Etienne, aménagé dans l'ancien arsenal bernois, sur les restes d'une église conventuelle, était à la disposition de trois communautés : les réformés allemands, les anglicans et les catholiques. La construction du temple d'Ouchy, dû à la munificence de William Haldimand, fit au milieu du siècle émigrer les Anglais avant qu'ils ne construisent leur sanctuaire, et les catholiques devaient en 1835 voir la consécration de l'église du Valentin. Cette cohabitation dans un même local n'allait pas sans difficultés. Avec le révérend Isaac Cheesborough, chapelain de 1822 à 1856, Scheler eut des rapports d'amitié cordiaux. Ils avaient en théologie, en liturgie aussi et en préoccupations sociales des idées communes. Avec les desservants catholiques, dont la cure se trouvait dans la maison de Brenles, au rez-de-chaussée qu'avait occupé la baronne d'Olcah, les relations furent plus distantes. Elles furent sans heurt avec le curé Monney, ancien vicaire d'Echallens, qui de 1823 à 1826 organisa l'administration de la paroisse, et avec le curé Dey, futur vicaire général honoraire du diocèse, fort dévoué, mais de faible santé, historien de valeur et animateur de la Petite Eglise qui promouvait dans le clergé l'étude et la piété. En 1827 arriva un Zougois, Silvius Reidhar, qui, jusqu'au Sonderbund où il dut partir desservir la Tour-de-Trême, fut un prêtre d'une activité débordante. Reidhar et Scheler avaient tous deux un zèle apostolique et un caractère bouillant. Il devait surgir de leur contact quelques étincelles. Les catholiques avaient la jouissance du temple le dimanche de 7 à 9 heures, et avant de partir ils devaient cacher prie-Dieu et bénitier dans le chœur, tirer devant l'autel de grands rideaux verts. Le régent, les enfants et des fidèles de bonne volonté procédaient à ces déménagements. Il fallait parfois écourter les offices, et maints étrangers, comme Bally de Lalonde, se sont étonnés de ces messes expédiées, de ces prênes faits par

un desservant la montre à la main, de ces rencontres sous le porche des fidèles de deux confessions qui échangeaient souvent des regards qui n'avaient rien de fraternel. Je ne sais si Chateaubriand et sa femme, qui durant trois mois vinrent, en 1826, entendre la messe dans ce qu'on appelait alors le « temple universel », s'aperçurent de ce que pouvait avoir de curieux cette situation qui en mai 1828 aboutit à un incident dont M^{me} Zaza, dans ses *Relations des principaux événements qui sont arrivés dans la paroisse catholique de Lausanne depuis sa fondation jusqu'en 1840*, a laissé le récit¹. Le dimanche de la Pentecôte, l'office catholique avait dépassé l'heure réglementaire. Les fidèles allemands s'impatienzaient. Soudain le pasteur, en robe, entra, se tint debout au centre de la chapelle, tandis que quelques-uns de ses paroissiens envahissaient les bancs, et tentaient d'expulser les catholiques. L'impétuosité du ministre, au dire de M^{me} Zaza, ne fut pas approuvée de tous les protestants lausannois¹. Quant au curé Reidhar, il ne fut pas aussi fâché qu'on pourrait le croire ; cette aventure lui permit d'obtenir de son conseil paroissial en août 1828 la décision de construire une église.

Durant ses années lausannoises, Scheler publia divers ouvrages d'édification. En 1827 le *Morgenstern*, pénétré de sentiments évangéliques ; en 1828 un volume sur Luther, Zwingli et Calvin. Il présidait une section de langue allemande de la Société biblique qu'il avait fondée.

Il créait l'établissement qui est aujourd'hui l'Ecole Pestalozzi d'Echichens. Frappé de la misère des enfants mis en pension au rabais par leur commune, et ayant visité à Beugen l'école que Zeller, de Tubingue, y avait installée, connaissant les réalisations de Fellenberg à Hofwil et imbu des idées de l'oncle Pestalozzi, Scheler décida d'ouvrir dans le canton de Vaud une institution réservée à des enfants abandonnés. Pensa-t-il d'abord à de jeunes Alémaniques, comme on l'a dit, je l'ignore. Très vite en tous les cas il eut l'idée d'un établissement vaudois. Il s'adressa à des amis, passionnés comme lui de philanthropie. Pour une première séance de comité il réunit chez lui le 7 avril 1827, jour de son anniversaire, William Charrière de Sévery, membre du Grand Conseil et préfet de Lausanne, Morges, Lavaux et Vevey,

¹ MAXIME REYMOND, *L'Eglise catholique de Lausanne*, 1914.

dévoué à la Société biblique ; Théodore Rivier, député et répandu dans les milieux religieux et charitables ; le banquier André van der Muhlen, fils d'un réfugié hollandais, gendre du pasteur Fels-Rivier, fondateur en 1831 de l'œuvre pour l'enfance abandonnée.

« Après avoir imploré la bénédiction de notre Sauveur et se confiant en ses promesses », dit le procès-verbal, on décida d'aller de l'avant. Scheler lut la lettre qu'il avait adressée en février au gouvernement vaudois et la réponse bienveillante qu'il en avait reçue, il fit part des encouragements du vénérable Zeller. On discuta des objections possibles : difficultés de trouver les fonds, impossibilité de réunir tous les abandonnés, manque d'instituteur capable, et encore plus de ménagère au dévouement infatigable. On loua un appartement au Maupas, on fit venir un régent formé à Beugen, qui, pauvre lui-même, vint au nom du Seigneur sans s'informer si l'on pourrait lui allouer le moindre traitement. On lui fit suivre quelques leçons de français.

Chaque semaine le comité se réunissait. Il appela à sa présidence le ministre Benoît Gély, aumônier de la maison de détention, pasteur aux Croisettes. C'était un Méridional, vif d'allure et d'esprit, dont les fils furent des orfèvres connus. Il s'intéressait à la pédagogie ; il enseigna parfois au collège et écrivit à sa petite-fille, Laure Jaccard, des lettres en latin pour lui apprendre cette langue tout en l'amusant. On demanda le concours du chapelain anglais, de Schaffner de Paudex, de Charles Gindroz, du pasteur Monastier féru de géographie et d'histoire, du jeune avocat François Guisan, du colonel Gander-Crousaz, à qui on confia les archives, de van Muyden-Porta, agronome épris d'éducation et auteur d'un *Manuel* des juges de paix, de l'inspecteur forestier de Saussure, du futur préfet de Blonay, du pasteur Fabre, du ministre Dautun, de l'architecte Recordon, du municipal Gonin, de Charles Duplan. On chargea le D^r Perey junior, fils du médecin de l'Hôpital, et le chirurgien Matthey du contrôle sanitaire. On forma un comité de dames pour surveiller le ménage, et des comités auxiliaires, que présidèrent à Morges César Forel, à Nyon Lesresche, à Vevey Frédéric Couvreur, à Payerne le colonel Jomini.

Ouvert le 10 juillet 1827, avec cinq élèves, l'asile du Maupas fut vite trop petit. Des demandes affluaient, du Vully, de

Rougemont, des Ormonts. Il répondait à un besoin urgent. Dans son *Mémoire* au Grand Conseil, le juge Burnier ne déplorait-il pas, la même année, le nombre élevé des enfants abandonnés ?

Au Maupas on occupait les élèves en leur faisant confectionner des ouvrages de paille. Cela ne les préparait guère à la vie. On désirait former de bons domestiques de campagne et venir en aide à l'agriculture qui manquait de bras. On chercha donc un domaine. Entre diverses offres, le comité opta pour Echichens, et en mai 1828 on acheta un vaste terrain que l'on paya grâce à une collecte faite dans tout le canton. Le 20 juin 1828 quinze élèves y étaient installés. Pour cette œuvre Scheler entreprit des tournées de conférences ; il en rapporta plus de quinze cents livres, dont cent cinquante que lui avait remises une pauvre veuve du Toggenbourg. Et les premiers rapports de l'œuvre sont débordants de reconnaissance et de joie. Scheler était si attaché à cet asile selon son cœur, qu'il donna en son honneur le prénom d'Asilia à une fillette, née à Lausanne le 18 décembre 1827. Une tradition de famille, dont les archives de la paroisse allemande lausannoise font mention, veut que cet enfant soit arrivée en ce monde pendant une assemblée générale de l'œuvre. Un huissier aurait annoncé au père l'heureuse nouvelle, et sans abandonner sa présidence, celui-ci se serait borné à dire : « Très bien, nous l'appellerons Asilia, puisqu'elle est née en une heure consacrée à l'asile ». D'après les protocoles d'Echichens, nous parvenons à une autre version. Lors de la séance du comité du 3 janvier 1828, le vice-président Gély annonça que M^{me} Scheler était accouchée d'une fille et demanda à ses collègues s'ils consentiraient à offrir à M^{me} Scheler que le comité soit parrain de cet enfant. Le comité saisit avec empressement cette occasion de témoigner à son président son estime et son amitié. MM. Gély, van der Muhlen et Gindroz furent chargés des démarches nécessaires. Dans la séance du 17 janvier, M. Scheler invite le comité à venir au baptême de sa filleule, qui sera nommée Asilia, le 24 janvier et à passer la soirée chez lui. Le registre des naissances de Lausanne nous apprend que furent parrains le comte de Manteufel, Amédée Kohler et le comité de l'asile représenté par Charles Gindroz et Jean-André van der Muhlen, comme marraines Jeanne Curchod née Grossmann, Suzanne-Catherine Weber et Anna-Regula

Bodmer. La baptisée fut dotée des prénoms d'Anna-Jeanne-Catherine-Azilia. Mais c'est ce dernier nom qu'elle porta jusqu'à sa mort, généralement orthographié Asilia.

Le 12 mars 1829 Scheler, à l'occasion de l'introduction de nouveaux statuts, était nommé président honoraire et Gély président effectif. Le séjour lausannois de Scheler s'approchait de son terme.

Aux Rameaux 1829, le pasteur Scheler usa d'une liturgie qui dut faire quelque bruit. Faisant alterner la prose et les vers, les lectures et les cantiques, les chœurs des fidèles et ceux des confirmés, tout un cérémonial inspiré du luthérianisme et peut-être aussi de l'anglicanisme. Mais il n'y avait pas que la conception ritualiste du pasteur qui étonnait quelques-uns des paroissiens de la Mercerie. On le trouvait trop porté sur la religion. On estimait que le Réveil l'influénçait. La paroisse allemande ne pouvait ignorer les conflits qui à Lausanne divisaient tenants et adversaires du Réveil, et elle subissait naturellement les influences ambiantes. Or les amis de Scheler, Rivier et van der Muhlen, étaient des soutiens des assemblées dissidentes du Mauborget. Depuis 1827 les esprits s'excitaient. La fameuse loi de 1824 sur les conventicules n'avait pas fini de soulever des polémiques acerbes. La *Gazette de Lausanne* et le *Nouvelliste* ouvraient leurs colonnes aux polémistes. Le *Mémoire de Vinet sur la liberté des cultes*, était commenté vivement. La lapidation de l'évangéliste Lenoir à Payerne aussi. On sait comment Monnard fut suspendu comme professeur de lettres à l'Académie, et comment on lui interdit ainsi qu'à Vinet toute fonction pastorale. Comme nous connaissons Scheler, nous pouvons supposer où allaient ses sympathies. Sa situation devint difficile. Nous ne sommes pas au courant des détails. Les archives gardent un silence prudent. Mais dès l'été 1829 nous trouvons à la Mercerie le vicaire Roche, puis le vicaire Brune, et dès juin Scheler ne paraît plus guère à Echichens. Fit-il un long voyage ? Son fils Auguste à Pâques 1830 est le premier de sa promotion en troisième classe du collège cantonal. Et en juin de la même année nous savons que son père enseigne depuis quelques semaines au gymnase d'Esslingen. Pendant les vacances d'automne il classait la bibliothèque du baron von Palm. Il suppléait aussi les pasteurs de la ville. Il mettait au net un *Recueil d'anecdotes édifiantes pour la jeunesse*,

une *Chrestomathie française* qui paraît à Erlangen et Lausanne ; il publiait à Fribourg-en-Brisgau un volume sur la Palestine.

Un nouveau chapitre de sa vie allait s'ouvrir.

Merle d'Aubigné quittait sa paroisse de Bruxelles pour venir à Genève enseigner l'histoire de l'Eglise avec une éloquence brillante et une méthode non exempte de romantique fantaisie. Des Cobourgeois encouragèrent Scheler à briguer son poste, comptant sur l'appui de leur illustre compatriote qui, après avoir perdu ses chances, par la mort de sa femme princesse héritière, sur le trône d'Angleterre, refusé le royaume de Grèce, venait d'accepter d'être roi des Belges. Le 20 mai 1831 le Consistoire de l'église réformée de Bruxelles prend acte de deux candidatures à la succession de M. Merle d'Aubigné, celle d'un pasteur Bonhôte, de Neuchâtel, qui avait fait ses études à Berlin, et celle du pasteur Scheler, de Cobourg, autrefois à Lausanne. Le 24 mai, le Consistoire entend lecture d'une lettre de Scheler qui demande à être appelé à Bruxelles. Selon certains témoignages le roi intervint en sa faveur. Le Consistoire fut embarrassé. Il ne voulait pas mécontenter le souverain ; mais les tendances de ses membres étaient libérales en théologie. Il s'en tira en ne nommant ni Bonhôte ni Scheler, mais en appelant Christian-Henri Vent, originaire du Holstein et pasteur à Bordeaux. Le roi, qui était un habile diplomate, agréa, quelques mois plus tard, Vent comme chapelain, mais en attendant il chargea Scheler de l'intérim, l'assurant que dans sa maison en formation il lui trouverait un poste. En janvier 1832 il le nommait en effet bibliothécaire du roi, charge qu'il devait remplir jusqu'à sa mort le 18 août 1865.

Bibliothécaire de Léopold, Sigismond Scheler le devint aussi de la reine Louise, fille de Louis-Philippe. Il publia un état de la bibliothèque de celle-ci au 1^{er} juin 1845 qui renseigne sur les goûts de cette souveraine pieuse et soucieuse de philanthropie, et qui prouve que Scheler sut faire une place parmi ses livres à la traduction par Monnard de l'*Histoire suisse* de Zschokke, aux *Impressions de voyages en Suisse* d'Alexandre Dumas. En témoignage de sa satisfaction, la reine Louise lui donna un exemplaire de l'*Imitation de Jésus-Christ*, que possède un professeur de théologie lausannois.

A la cour de Belgique, Scheler ne joua pas de rôle politique, comme ce D^r Stockmar, ce médecin cobourgeois, qui à Londres

et à Bruxelles, poursuivit infatigablement les deux buts de sa vie : l'avènement de la maison de Cobourg et l'unité allemande. Avec un tel zèle qu'un ami anglais lui disait : « Dieu soit béni, docteur, vous êtes souvent malade, car sans cela vous nous rendriez la vie impossible. » A la cour Scheler rencontra de nombreux personnages influents, les de Brouckère, van Preat le secrétaire du roi, le baron de Gerlach, président de l'Académie.

Ses fonctions ponctuellement remplies, il regagnait son appartement de la place des Palais. Il s'y livrait à des travaux érudits. Il conquist en 1836 le doctorat en philosophie de l'université d'Erlangen. Il amassa une collection de plus de dix mille brochures, aujourd'hui propriété de la Société d'histoire du protestantisme français, sur les œuvres de bienfaisance, missions, écoles françaises, allemandes, anglaises, hollandaises.

Sa famille réclamait ses soins. Il maria Mathilde à Frédéric Staps, chef de la musique royale du régiment des gardes, corps alors réputé. Asilia épousa Pierre Greiner, directeur aux établissements métallurgiques Cockerill à Seraing. Il suivait la carrière d'Hermann, négociant à Barcelone et qui avait épousé une Munichoise. Adolphe était professeur de zootechnie à l'institut agricole de Gembloux. Auguste, après avoir, comme ses frères, suivi les classes d'un collège de Stuttgart, fit des études brillantes, muni de bourses royales. En 1839, jeune docteur en philosophie, le roi le nomma bibliothécaire adjoint et professeur auprès de Leurs Altesses Royales, auxquelles il demeura attaché jusqu'en 1853, enseignant les langues et l'histoire au futur Léopold II, au comte de Flandre, qui devint le père d'Albert I^{er}, et à Charlotte, qui épousa l'archiduc Maximilien, empereur d'un jour du Mexique et fusillé, et dont la longue existence devait se perdre dans la folie. Auguste Scheler fut l'un des plus savants romanciers de son siècle. Ses publications, ses dictionnaires font encore autorité. Professeur à l'université de Bruxelles, chevalier de l'ordre de Léopold, détenteur dès mai 1882 de la grande naturalisation belge, « pour services éminents rendus à l'Etat », membre titulaire de l'Académie royale, invité à toutes les manifestations de la cour, il avait épousé une Belge, M^{lle} van der Kelen. Parmi les descendants de ses filles on trouve encore dans la capitale belge un avocat, un architecte, un professeur à l'université, un général, ancien attaché militaire à Londres.

Veuf en 1835, Sigismond Scheler se remaria deux ans plus tard avec Marie Coen, fille d'un peintre, professeur à l'Académie de Bruxelles. Elle lui donna une fille, Caroline, qui, devenue M^{me} Huguenin, mourut à Genève en 1930, et deux fils, Edmond qui fut négociant en Belgique, et Alphonse, né en 1846 et mort à Paris en 1903. Pasteur à Bruxelles durant quelques mois avant l'arrivée du pasteur Rochedieu, puis à Genève, il enseigna la diction au collège de Calvin. Romancier et poète, conférencier de renom, il parcourut l'Europe avec une troupe de théâtre, et de 1890 à 1898 il dirigea le Théâtre de Lausanne¹. Si sa direction valut au conseil d'administration de cet établissement des séances orageuses, car, de tempérament dictatorial, Scheler ne tenait nul compte des avis de ces messieurs, elle combla le public ; les représentations de qualité étaient nombreuses, le programme varié ; les pièces modernes alternaient avec les classiques. Scheler fit venir des vedettes comme Mounet Sully et Sarah Bernard. Il institua des matinées pour les écoles ; il créa des représentations populaires. Il monta les premières revues. Lui-même jouait fort bien et interprétait des rôles de Molière : Argan, Harpagon, Chrysale. Il ne laissait pas passer l'anniversaire de ce grand comique sans donner un spectacle de gala. Son fils Gustave, qui fit carrière à Paris, mais qui à Lausanne fut le metteur en scène des Belletriens, jouant pour payer l'édification à Montbenon du monument d'Alexandre Vinet, fut un Michel Strogoff si prestigieux que de vieux Lausannois en parlent encore. Sa fille, Hélène, qui épousa l'acteur Daumerie, excellait dans la comédie, et sa cadette, Marguerite, qui devint M^{me} Hausknecht, avait une voix qui faisait merveille dans *Faust* ou dans *Mignon*. Jusqu'à sa mort Alphonse Scheler donna des récitals, dans toute la Suisse romande et au-delà, et nous savons des auditrices de Vevey ou de Payerne qui n'ont pas oublié son talent peu commun.

Sigismond Scheler aimait à signer : ministre du Saint-Evangile et bibliothécaire de S.M. le roi des Belges. Il fut en effet toujours pasteur. Plus d'une fois il prêcha devant le souverain. On ne peut affirmer que ses sermons eurent une grande influence sur leur royal auditeur. Le roi appréciait la science de

¹ Voir M. MERCIER-CAMPICHE, *Le Théâtre de Lausanne de 1871 à 1914*. Lausanne, 1944, p. 36 sq., 121.

son bibliothécaire, son tact ; il était peut-être édifié par ses vertus comme il l'était par celles de la reine Louise, sans aller jusqu'à vouloir toutes les imiter. Léopold I^{er} était un si bel homme et les tentations étaient si nombreuses... En théologie, si tant est que ce souverain se soit beaucoup intéressé à cette discipline, il inclinait plus au rationalisme qu'au piétisme. Cependant il n'est pas impossible que Scheler ait contribué à sa fidélité au protestantisme, dont il semblait parfois si détaché. Monarque prudent, Léopold I^{er} s'appuyait sur l'Eglise de la grande majorité de ses sujets ; il aimait à l'appeler « notre très excellente amie et notre meilleur appui ». Il protégea l'Eglise catholique ouvertement et avec d'autant plus de force qu'il estimait qu'on ne pourrait l'accuser d'être trop favorable aux catholiques, puisqu'il était protestant. De son ton bonhomme et ironique, il opposait le luthérianisme, « secte qui n'a que trois siècles » au catholicisme « séculaire et immuable de droit et de fait ¹ ». Et pourtant, lorsque sur son lit de mort, s'autorisant d'une lettre que la reine mourante avait écrite à son époux, le conviant à adhérer à la foi catholique, et que Léopold lui avait alors montrée avec émotion, le cardinal Sterchx lui rappela cette invite, il répondit qu'il voulait mourir protestant. Fidélité à soi-même, à la première éducation de Cobourg, à la grand-mère Augusta, au diacre Scheler.

Dès son arrivée en Belgique Sigismond Scheler ouvrait un lieu de culte pour les Allemands de la confession d'Augsbourg, et en 1838 cette communauté, qui ne se rattachait à aucune organisation ecclésiastique, comptait une centaine de communiants. Membre fondateur de la Société évangélique belge, devenue plus tard l'Eglise missionnaire belge, indépendante de l'Etat, il dut en 1837 démissionner de son comité, tout en restant membre honoraire et plein de sympathie effective, à la demande du roi, sous la pression, a-t-on dit, du ministre de l'intérieur Theux, chef du parti catholique. En fait c'était moins la participation à une œuvre protestante, car Scheler ne cessa jamais de faire bénéficier les églises protestantes de Belgique, nationales ou libres, de son concours, que le patronage par un

¹ A. SIMON, *Léopold I^{er} et l'Eglise catholique*, dans *Revue générale belge*, 99^e année (15 janvier 1953), p. 422 sq.

fonctionnaire de la cour d'une communauté qui revendiquait la séparation des Eglises de l'Etat, qui avait choqué le ministre. En 1842, nous voyons Scheler desservir la paroisse officielle allemande de Gand et, par pure obéissance filiale, son fils Auguste va y lire une homélie un dimanche à sa place. Puis il préside les offices de l'église libre de Mons. En 1849 il s'occupa de celle de Cusme et des mineurs de la région. On le trouve à Anvers lors du départ en Amérique de nombreux Allemands, et de bateau en bateau il exhorte les émigrés. Il s'occupa de l'église de Seraing. Il participa à Bruxelles à la fondation des églises de l'Observatoire et de la rue Beillard. Il prêchait indifféremment en allemand ou en français et unissait à la fermeté de sa doctrine un enthousiasme chaleureux, une générosité d'âme fervente. Il bénit des mariages et l'on possède imprimée l'une de ses allocutions. Il visitait les malades. Et pour le protestantisme belge il faisait en France, en Allemagne et en Suisse des tournées de conférences.

Au cours d'une d'elles il s'arrêta à Mollis, dans la paroisse de ses débuts. Mollis vivait alors des jours de luttes pieuses. Le doyen Adam Marti était conservateur en politique et orthodoxe en théologie. Personne ne mettait en doute sa sincérité, ni son zèle dans l'administration de sa paroisse, dans l'assistance et les écoles, mais les ouvriers lui reprochaient d'être le pasteur des riches, des bourgeois et des paysans. Le diacre Ulrich Wagner était radical et rationaliste, disciple de Strauss. Son éloquence entraînant et à tendances sociales contrastait avec la parole élégante et froide du doyen. Sigismond Scheler fit à Mollis une conférence, le 22 novembre 1849, aux membres du Cercle que fréquentait à l'auberge Bären le public sélect de l'endroit et le lendemain il donna au temple une prédication sur la parole de Dieu. Le 28 novembre la *Glarner Zeitung* insère une lettre indignée et anonyme, où on reproche au bibliothécaire du roi des Belges de s'être fait le défenseur des souverains alors détestés, d'avoir bafoué les peuples libres, en des termes empruntés aux capucins et aux jésuites, d'avoir extorqué à la crédulité de ses auditeurs plus de 80 francs, qu'il emporterait en Belgique sans droits de douanes. La rédaction ajoutait que les conseils paroissiaux feraient bien d'interdire l'accès des chaires à de telles trompettes du piétisme obscurantiste et étranger. Le 5 décembre, le journal publiait, par respect de la liberté d'opinion, une réponse

à cette diatribe ; un anonyme prenait la défense de Scheler, de son éloquence apostolique, de son amour de la vérité évangélique et relevait que le public de Mollis avait été fort édifié par sa prédication. La rédaction faisait suivre cet avis d'un commentaire. Le rédacteur n'avait pas entendu les discours incriminés, mais il pouvait par ce qu'il savait du ministère de Scheler dans le Toggenbourg et à Lausanne, le considérer comme le type même du piétiste, bon vivant à la maison et pourfendeur en chaire, sous le prétexte d'incrédulité, de toute liberté. Le peuple glaronais en avait assez des individus de cette espèce, il ne voulait plus de ces émissaires du piétisme étranger. Le 8 décembre, le premier anonyme reprenait la plume dans une épître toute farcie de citations bibliques pour prouver que ce qu'entendait par parole de Dieu, le prédicateur de Mollis, était contraire à la vraie vérité biblique et que son « toast au sang de Christ » porté au Bären était une absurdité. Si le sang de Christ remplace les bonnes œuvres et la vie correcte, que deviendront Abraham et les prophètes et tous ceux qui sont morts avant le sacrifice du Calvaire ? Scheler répand des doctrines néfastes. C'est un rusé renard qui ne cherche qu'à faire de fructueuses collectes. La semaine suivante la feuille glaronaise mettait le point final à la polémique avec une lettre, signée celle-là, où le pasteur Félix Zwicky, fils de l'ancien doyen de Mollis, pasteur à Niederurnen, mais en séjour à la cure de Mollis, estimait que, si en théologie on pouvait être d'un avis différent de celui du pasteur Scheler, sa personne était inattaquable, son éloquence et son talent indéniables, sa sincérité parfaite, et que la majorité de ses auditeurs avaient été enrichis spirituellement par son message.

M. Hans Thurer, auteur d'une *Histoire de Mollis*, et qui connaît par le menu le passé de cette paroisse, est d'avis que le style des deux anonymes pourrait correspondre à celui du doyen Marti et du diacre Wagner. Ce ne serait ainsi qu'un épisode de la lutte de ces deux ecclésiastiques, qui devait se terminer en 1852 par la destitution du second, destitution qui fit dans le pays glaronais et en Suisse alémanique pas mal de bruit.

Sans perdre de son ardeur, la foi de Scheler s'était élargie avec les années. La piété de la reine Louise l'avait incliné à une compréhension plus juste du catholicisme. Sans abandonner la dogmatique du Réveil, il allait à l'essentiel, ainsi dans sa

prédication sur la pureté du cœur, donnée en 1853 à Augsbourg, et dont l'impression est dédiée au souvenir de son frère Carl, « dans l'espoir d'un revoir prochain et éternel ». Un an avant sa mort, il affirmait : « Si aux yeux de la justice et de la sainteté de Dieu, je suis un pauvre pécheur, incapable de me justifier par mes œuvres, je n'en suis pas moins assuré de mon salut, ne regardant pour l'obtenir qu'aux mérites de l'obéissance et du sacrifice de mon Rédempteur. »

Le 18 août 1865, l'*Indépendance Belge* annonçait : « Nous apprenons avec regret la mort de M. Scheler, bibliothécaire du Roi, décédé ce matin, à Bruxelles, âgé de 73 ans. Son enterrement aura lieu demain samedi, à quatre heures de relevée, au cimetière protestant de Saint-Josse-ten-Noode. M. Scheler n'aura pas longtemps survécu à son fils, professeur à l'école d'agriculture de Gembloux mort au mois d'avril dernier. »

Quelques mois plus tard le roi Léopold I^{er} mourait à son tour. Le même chapelain prononçait les oraisons funèbres du Roi et de son bibliothécaire. Les journaux protestants de Belgique, de tendances diverses, rendirent hommage à Sigismond Scheler et retracèrent sa carrière. En 1889 dans *Les Annales de ma vie*, qu'Auguste Scheler offrait à sa famille et à ses amis à la veille de ses cinquante ans, il rappelait la belle figure de « l'homme remarquable à bien des égards et d'une personnalité fortement empreinte que j'ai eu le bonheur de nommer mon père ». On sait qu'en souvenir de son père, Auguste Scheler fut membre du Consistoire de l'église du Musée à Bruxelles.

Si, dans cette existence qui va de Cobourg à Bruxelles en passant par la Suisse, les années de Lausanne tiennent peu de place, par l'influence que put avoir, sur l'un ou l'autre de ses paroissiens, le pasteur de la Mercerie et par la création de l'établissement d'Echichens, la brève carrière vaudoise de Sigismond Scheler mérite d'être rappelée autrement que par son portrait que possèdent l'Ecole Pestalozzi et le Musée du Vieux Lausanne.

HENRI PERROCHON.